

Thorne, Christopher, *The Limits of Foreign Policy. The West, the League and the Far Eastern Crisis of 1931-1933*, Macmillan, Toronto, 1972 (1st ed.).

Brian L. Villa

Volume 7, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700660ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villa, B. L. (1976). Compte rendu de [Thorne, Christopher, *The Limits of Foreign Policy. The West, the League and the Far Eastern Crisis of 1931-1933*, Macmillan, Toronto, 1972 (1st ed.).] *Études internationales*, 7(1), 142–144.
<https://doi.org/10.7202/700660ar>

bureaucratique » (P. VRANICKI, « La crise du socialisme », p. 373). C'est pourquoi encore « une nouvelle vision révolutionnaire du socialisme doit se fonder sur de nouveaux présupposés implicites, partiellement, dans le modèle yougoslave actuel » (GOLUBOVIC, *ibidem*, p. 358).

Voilà un jugement sévère mais lucide. Il est d'autant plus acceptable qu'il repose sur une analyse des contradictions internes remises dans leurs conditions historiques qui permettent de discerner « ce qui tient au système et ce qui résulte d'une mauvaise politique » (R. SUPEK, « Présentation », p. 14). Ce livre démontre, s'il en était encore besoin, la fécondité des tentatives de socialisme en Yougoslavie. Même l'échec ouvre des voies et balise des expériences futures, ne fût-ce qu'en indiquant que le dilemme, capitalisme ou socialisme, « recule progressivement à l'arrière-plan, tandis qu'émerge au premier plan le nouveau dilemme de notre époque : étatisme ou socialisme » (STOJANOVIC, *ibidem*, p. 42). Il faudra bien un jour en tenir compte dans l'analyse politique...

André VACHET

Département de science politique,
Université d'Ottawa

THORNE, Christopher, *The Limits of Foreign Policy. The West, the League and the Far Eastern Crisis of 1931-1933*, Macmillan, Toronto, 1972 (1st ed.).

Christopher Thorne a écrit ce qu'on peut qualifier comme « une des plus audacieuses histoires diplomatiques écrites depuis dix ans ». Il a commencé par une simple monographie sur la politique britannique lors de la crise de Mandchourie, mais l'auteur se sentit obligé d'examiner en profondeur toutes les réactions occidentales, y compris celles des États-Unis. Il faut vraiment remonter aux études classiques de William Langer

pour trouver un tel souci de responsabilité à la fois pour décrire le contexte le plus étendu et y inclure les plus menus détails, tout cela dans la recherche d'une description complète des « faits ». En plus, dans la recherche d'une approche davantage satisfaisante, il s'est interrogé sur nombre de questions hypothétiques de façon à mieux évaluer les hommes d'État de cette période.

Thorne reconnaît que de tels jugements de valeur ont deux sources distinctes. Vu de la perspective de l'historien avec l'œil « omniscient », le jugement peut être très sévère. Vue à la lumière de l'information et des perceptions des contemporains, l'évaluation ne peut être autre que sympathique. Reconnaisant que chacune de ces approches est imparfaite, Thorne s'est engagé à n'en privilégier aucune. En plus, il a voulu ajouter d'autres perspectives à la description historique traditionnelle, celles qui sont dérivées des sciences sociales, et particulièrement de la science politique. Ainsi, sa démarche ne contient que des analyses des « perceptions », des « filtres d'image » et des « psychomilieus ». Il a encore admis, du moins en principe, que de tels jugements moraux sur des hommes d'État ne sont pas valables sans l'analyse de la situation qui prévalait en Extrême-Orient. Ce qui l'a obligé à une recherche à travers les sources orientales afin de mieux mesurer l'évolution des politiques japonaise et chinoise ainsi que leur interaction.

Ce qui est surprenant, c'est le degré de succès que Thorne a atteint. Il a fait l'étude définitive de la politique britannique dans la crise de Mandchourie et de son interaction avec la politique américaine. Ses études des politiques américaine et française, quoique moins poussées, n'en restent pas moins impressionnantes. On peut lui reprocher manifestement sa décision d'ignorer le rôle de l'Italie (en raison du rôle du comte Aldrovandi dans la Commission Lytton et du défi subséquent donné par l'Italie à la Société des Nations). Nonobstant cette absence, Thorne a tissé une riche tapisserie des interactions des politiques des puissances

occidentales. Il a montré plus clairement qu'aucun autre historien à quel point l'initiative des hommes politiques était gênée par l'isolationnisme américain des années vingt, et plus tard par les problèmes de la crise financière mondiale. Il a montré, à notre avis, de façon concluante, que cette image d'une divergence importante entre les États-Unis et la Grande-Bretagne au sujet de la Mandchourie souffre de distorsion. Car, tout au cours de cette crise, ces deux puissances ont pratiquement renforcé leurs hésitations mutuelles. Alors que son recours aux sources orientales nous apparaît plutôt minimal (il aurait dû utiliser les sources Gendaishi shiryo aussi bien que chinoises, dont quelques-unes sont traduites), sa description des événements d'Extrême-Orient est fidèle.

Quoique l'ouvrage de l'auteur soit utile pour toutes ces raisons, il nous laisse déçu en définitive, particulièrement à cause de son emprunt maladroit des concepts utilisés par la science politique. S'il nous fait de fréquentes références à de tels concepts, par exemple celui du « filtre d'images » (les premières impressions tendent à bloquer toutes les autres), il ne nous démontre pas de façon spécifique comment tel ou tel autre concept de la science politique renforce la compréhension de l'historien. Le niveau d'application de Thorne n'atteint pas, par exemple, les standards de Ernest R. May, qui a su utiliser avec succès les analyses de la science politique dans le domaine de la politique étrangère lors de plusieurs études diplomatiques. Ses efforts donnent l'impression pénible de montrer au lecteur la portée de son étude de science politique, mais non son utilité. Sans doute cet alliage de vocabulaire, tiré à la fois de l'histoire et de la science politique, possède quelque valeur pour clarifier la terminologie, mais même cet emploi possible est vicié par l'absence à l'index des noms de ces hommes de science politique dont il parle au cours de l'ouvrage.

Les conclusions fondamentales sont plus discutables encore. Avec beaucoup d'efforts il réfute l'affirmation que la crise de Mand-

chourie comporte quelque lien avec la déclaration de la guerre en Europe. Mais il est évident que Thorne n'a pas compris la thèse qu'il combat. Renouvin et d'autres auteurs avaient affirmé qu'Hitler aurait pu être arrêté si le front Stresa avait tenu. Ce fut l'incorrigible soif d'impérialisme du siècle précédent dont fit preuve Mussolini qui produisit la rupture entre l'Italie et ses partenaires de Stresa. Mussolini se serait-il avancé si l'impérialisme anachronique japonais eût été définitivement bloqué en 1931, s'il avait su que ses aventures lui eussent coûté l'appui des Français et des Anglais pour toujours. On peut au moins croire que Mussolini n'aurait pas voulu se compromettre à un tel point. Une action claire contre le Japon en Mandchourie l'aurait averti.

Employant habilement les résultats des études récentes, l'auteur s'est efforcé de démolir radicalement les accusations qui ont été faites par le tribunal des crimes de guerre à Tokyo, que le Japon projetait depuis 1931, la conquête du Pacifique. Mais s'il réussit à démontrer que ces accusations simplistes sont sans fondement, il n'a pas répondu aux autres explications d'un lien entre 1931 et 1941. À notre avis, le pari japonais de Pearl Harbor est explicable uniquement d'après la perception que le Japon eut de la pusillanimité américaine lors des événements de Mandchourie.

Cela n'épuise pas les explications possibles au sujet d'une relation entre 1931 et 1941. L'argument qu'utilise Thorne pour justifier l'action britannique, « *the best that could be maintained under the circumstances* », clarifie cette relation. Et c'est en affirmant qu'on ne pouvait faire autrement pour modifier l'attitude japonaise qu'il justifie la politique britannique. Recourant abondamment aux découvertes de Robert Butow, J. B. Crowley et Akira Iriye, Thorne dépeint l'armée de Kwang-tung, appuyée sans conditions par l'opinion publique, comme méprisable dans le système de sécurité d'après-guerre, et absolument déterminée à ne changer de politique pour aucune consi-

dération. Si cela ne plaçait pas le Japon sur le sentier de la guerre, à quoi cela aboutissait-il ? Quelle nation sous tutelle militaire et défiante envers l'ordre international a délaissé volontiers cette attitude ? Au moins l'ouvrage de Thorne suscite ces questions et offre une étude indispensable pour quiconque tente d'y répondre.

Brian L. VILLA

Département d'histoire,
Université d'Ottawa

WALLACE, Michael David, *War and Rank among Nations*, Lexington Books, Mass., 1973, 143p.

LAPONCE, Jean, et SMOKER, Paul (éds), *Experimentation and Simulation in Political Science*, University of Toronto Press, Toronto, 1972, 465p.

L'étude du comportement des acteurs impliqués dans des situations conflictuelles prend de nos jours une importance de plus en plus capitale. En effet, cette option de l'étude des conflits, qui repose essentiellement sur la théorie de la perception, combine des sources aussi diverses que la sociologie, l'anthropologie, la psychologie et la science politique.

C'est à l'aide de cette perspective ainsi que de toutes les autres du même domaine, que l'on arrivera, enfin, à définir une théorie générale des conflits.

Les deux ouvrages présentés ici, respectivement, par Wallace, Laponce et Smoker, rejoignent cette vision de l'étude des relations interétatiques et contribuent à éclaircir plusieurs questions auxquelles le chercheur devait répondre tout au long de ses recherches.

Michael Wallace, se situant directement dans la lignée de J. D. Singer avec les Donneur, Von Rikkof, Smoker, etc., analyse dans *War and Rank Among Nations* toute

la problématique conflictuelle entre les nations.

La particularité de la présentation du professeur Wallace réside probablement dans la relation qu'il établit entre la position de chaque acteur au sein du système international et la notion de violence. Cette distinction l'amène à définir dans les six autres chapitres les grandes lignes de ce qu'il considère comme étant le cheminement à suivre lors de toute étude conflictuelle.

Contrairement à la majeure partie des présentations que l'on retrouve chez les auteurs intéressés aux recherches quantitatives, Michael Wallace réussit, dans un style d'emprunt d'une grande clarté, à exposer dans les chapitres 4, 5 et 6 toutes les données servant de base à son analyse ainsi que les résultats auxquels il parvient.

Les chapitres les plus intéressants pour le chercheur en relations internationales seront sans doute les chapitres 1 : « Inequality and Violence » ; 3 : « The Variables » (extrêmement bénéfique sur le plan méthodologie), et enfin, 7 : « Practical Implications ».

L'on ne pourrait terminer cette analyse sans souligner l'existence d'une bibliographie extrêmement détaillée. Ce dernier apport saura guider le lecteur à travers les grands titres et articles que l'on rencontre dans l'étude des conflits.

Le deuxième volume, *Experimentation and Simulation in Political Science*, préparé par J. Laponce et P. Smoker, constitue un regroupement de différents textes présentés lors de la conférence organisée par l'Association internationale de science politique (Vancouver, mars 1970).

Se basant essentiellement sur les expériences en simulation conduites principalement en Amérique du Nord, les articles rassemblés dans ce volume analysent le comportement d'un acteur à l'intérieur d'un cadre de recherche déterminé. Ce comportement peut aussi bien être la réaction d'un être vis-à-vis de la nature (sens large) environnante (J. Laponce) que le processus